

SUR LA CHINE

I

QUE SE PASSE-T-IL EN CHINE

Quelle est, à notre époque, la partie du monde la plus fertile en grands faits historiques ?

On peut, sans doute, conjecturer qu'aucun des événements qui se sont déroulés, au cours de ces douze derniers mois, en Amérique et en Europe, ne marqueront les histoires de l'avenir d'une empreinte bien profonde.

Des broutilles politiques sans conséquence : un lent resserrement économique en Grande-Bretagne ; quelques menus épisodes nés d'une richesse pléthorique aux États-Unis ; en Italie, un gouvernement qui vit par la rhétorique et l'attentat ; à Genève, la reconnaissance, tardive et peu enthousiaste, que l'Allemagne est après tout partie intégrante de l'Europe Centrale ; l'arrêt brusque et inattendu du franc français, au moment où chacun s'attendait à le voir sombrer dans l'abîme : tout ceci — même si l'on y ajoute la reconstitution régulière et progressive, sur les vastes ruines de l'immense Russie, d'un commerce et d'une industrie s'inspirant des idées modernes — ne marque pas d'une étape définitive dans la marche des affaires humaines. Nous ne nous trouvons pas en présence de faits nouveaux, mais de faits connus qui déroulent leurs inéluctables conséquences.

Mais tournons nos regards vers la Chine ! Là, nous ne nous trouvons plus en présence de faits se déroulant suivant un rythme prévisible ; là quelque chose de vraiment nouveau apparaît, quelque chose qui, — au moins pour l'observateur occidental, — ne s'est laissé entrevoir, n'a pris corps qu'au cours de ces huit ou dix derniers mois.

Le rythme de la vie y est changé. Une ère nouvelle s'ouvre brusquement, une Chine inattendue surgit, une chose inconnue jusqu'ici. Et c'est à l'humanité comme un défi, ou une promesse.

Nous ignorons la Chine

Or, efforçons-nous de mesurer, en termes aussi généraux que possible, la portée de ce nouveau mouvement en Chine. La chose, à vrai dire, est malaisée. Car, pour tout ce qui concerne ce vaste pays, notre monde occidental fait preuve d'une sordide ignorance.

Au collège, que nous a-t-on appris ? A peu près rien qui vaille d'être retenu. On nous enseigna que ce pays avait une population si dense qu'on pouvait tuer des Chinois par centaines sans que même les autres s'en aperçussent, — qu'on s'y nourrissait de riz, de rats et de jeunes chiens, — qu'il y coulait deux immenses fleuves, lesquels, pour la longueur de leur cours, le disputaient sérieusement au Nil et au Mississipi.

Nous avons par ailleurs appris, de sources moins officielles, que les Chinois, quel que soit leur âge, portaient des jupes brodées extrêmement décoratives et qu'un de leurs passe-temps favoris consistait à lancer des ceris-volants ! Quelle chose étrange ! Car, n'est-ce pas, chacun sait que le seul amusement digne d'un gentleman doit consister à frapper — jusqu'au moment où on les perd-de petites balles fort coûteuses, à travers un terrain de golf. Et nul n'ignore non plus que le seul costume convenable à des gens d'une race dominatrice comporte obligatoirement un chandail polychrome et des culottes courtes multicolores et d'ampleur exagérée.

On nous avait donné à comprendre, en outre, que les Chinois des deux sexes, jeunes ou vieux, préféraient de beaucoup le travail aux distractions sous n'importe quelle forme ; et encore qu'ils éprouvaient un plaisir enfantin, mais réel, à pousser la frugalité jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Nous les savions cruels, très cruels-Ingénieux aussi, si l'on veut. Leurs productions artistiques nous amusaient prodigieusement ; elles différaient tant de celles de nos grands maîtres de l'art Victorien et des tableaux que l'on voit au Salon de Londres !

Quant à la Beauté, au sens propre du mot, ils l'ignoraient totalement.

Ainsi était à peu près composé notre bagage de connaissances sur la Chine ! Mais il contentait notre esprit et suffisait à notre bonheur.

Jusqu'à ces derniers temps, nous avons admis comme un dogme la prééminence de notre civilisation sur la civilisation chinoise. De même, les Chinois étaient, il y a cent ans, absolument convaincus et satisfaits de la perfection définitive de leurs institutions.

Mais depuis lors, ils ont, eux, changé. Tant de revers et d'humiliations les ont accablés que la nécessité d'apprendre et de progresser s'est imposée à eux. Alors leurs étudiants ont pris le chemin de l'Amérique et de l'Europe et ils continuent à y venir en nombre toujours croissant.

Mais, exceptez peut-être quelques excentriques comme il y en a toujours, et dites s'il est à votre connaissance qu'aucun étudiant occidental ait eu l'idée d'aller suivre les cours de lettrés chinois. Les Occidentaux qui vont là-bas sont des trafiquants. Pour prêter main-forte à ceux-ci, les gouvernements européens envoient leurs navires de guerre. Dans le même temps, on dépêche en Chine des missionnaires appartenant à toutes les sectes connues : ainsi les fils du Ciel n'ignorent rien des différents moyens que nous avons de faire notre salut ; nous les mettons à leur disposition.

Commerçants et missionnaires ne nous envoient, bien entendu, que des nouvelles tendancieuses, les uns pour s'assurer la continuation de leurs privilèges, les autres pour satisfaire ceux qui les paient.

Mais il ne viendrait jamais à l'idée d'un jeune homme intelligent et de bonne famille d'Oxford ou d'Harvard d'aller étudier deux ou trois ans en Chine, pas plus qu'il ne songerait à abandonner ses jeux, ses sports, ses chahuts et tout l'agréable processus qui fera de lui, dans son pays, un éminent avocat ou un légis-

lateur de premier plan. Autant lui proposer de s'enfermer dans un obus pour aller voir ce qui se passe dans la lune !

Or, dans ces conditions, il n'est nullement impossible que les Chinois aient, au cours de ces dernières années, acquis une vision plus étendue que la nôtre des affaires du monde en général. En sorte que si l'on veut, aujourd'hui, savoir quelque chose de précis sur la Chine, le mieux est encore de s'adresser à un Chinois.

Pas de grand homme en Chine !

Et nous voilà tout surpris ! Surpris de découvrir qu'il existe une nationalité chinoise, consciente d'elle-même, dont la puissance se consolide rapidement et qui entend discuter d'égal à égal avec les nationalités américaines et européennes.

En d'autres termes, une nation chinoise vient d'apparaître au monde.

Or, une chose est, tout d'abord, frappante. C'est que ce grand changement, on n'en peut reporter la cause à l'influence directe d'un individu déterminé. La consolidation et la reconstruction de la Chine qui ont fait de si rapides progrès au cours des derniers douze mois, n'ont été ni inspirées, ni dirigées par un héros populaire. On ne trouve, en cette affaire, ni un Diaz, ni un Mussolini, à la forte mâchoire.

Un beau matin, la dynastie mandchoue, qui depuis longtemps chancelait, s'écroula. Du jour au lendemain, la Chine devint une république, tirillée en tous sens, proie des dissensions inévitables après un changement de régime si soudain et si radical. Mais alors nous, Occidentaux, tout imprégnés d'antiques traditions, nous avons cherché l'Homme, le « Grand Homme », celui qui, demain, imposerait une nouvelle dynastie à la Chine, à moins que ne rétablisse ou soutienne l'ancienne.

Tout à fait comme en Russie, où nous nous attendions à voir surgir un Napoléon !

Et ceci marque assez bien les réactions de l'intelligence occidentale mise en présence de phénomènes de cet ordre.

Ainsi s'éclaire toute la politique étrangère des puissances occidentales. En présence des nouveautés qui surgissaient en

Russie, nouveautés qui leur paraissent étranges, presque horribles, auxquelles en tout cas elles ne comprenaient rien, elles ont poursuivi leur vieille politique, gaspillant des sommes énormes à soutenir l'absurde effort des Blancs. De même elles ont effrité leur prestige et gaspillé leurs ressources pour aider tel général ou brigand chinois qui, croyaient-elles, allait jouer le rôle de Diaz au Mexique et ouvrir toutes grandes les portes de la Chine aux spéculateurs européens.

Or, nul « héros » de ce genre ne s'est révélé en Russie ou en Chine. C'est un signe des temps nouveaux. L'ère des grands aventuriers semble close. Même en Italie il est possible que Mussolini soit moins un chef que le symbole animé d'une insurrection de jeunesse.

Dans ces vastes pays, il est passé quelque chose d'infiniment plus remarquable, quelque chose de nouveau dans l'histoire, un phénomène qui mérite d'être étudié de très près — je veux dire : une nouvelle forme de gouvernement effectif, un contrôle militaire compétent, une politique logique, suivie, couronnée de succès, sous la direction d'une association organisée.

Le Kuomintang chinois, en tant qu'association organisée, ressemble curieusement au parti communiste qui, depuis neuf longues années, a su maintenir l'unité en Russie, mater l'ardeur d'aventuriers dangereux comme Zinovieff et défendre ses frontières contre les agressions incessantes de l'étranger. Voici donc une nouvelle méthode de gouvernement qui embrasse deux des plus grandes enceintes politiques du monde : ce serait folie toute pure de notre part que de ne pas essayer d'en découvrir le secret.

Que voyons-nous ? Que représentent, exactement, ces deux gouvernements ? Ce ne sont ni des monarchies constitutionnelles, ni des dictatures, ni des républiques parlementaires sur le modèle américain ou français. Mais ils vivent et agissent. L'un, le russe, est déjà vieux de plusieurs années : l'autre embrasse aujourd'hui la plus grande partie de la Chine. Tous deux sont en passe de déborder à travers toute l'Asie, jusqu'au moment où ils se rejoindront.

Gouvernement de confrérie

Quand je dis que le parti communiste et le Kuomintang se ressemblent, il faut comprendre que cette similitude ne concerne que leur organisation.

Car, ils diffèrent profondément quant à leur origine, leurs buts, leur évangile politique et sur d'autres choses encore dont je me propose de dire un mot.

Mais tout d'abord, je dois marquer la parfaite originalité de leurs méthodes.

Il y a vingt ans, peut-être plus, j'écrivis un essai fantaisiste sur un gouvernement imaginaire ; cela s'appelait « Une utopie moderne ». J'imaginai toutes les fonctions administratives et législatives monopolisées par une organisation appelée le *Samurai*. A cette organisation, chacun pouvait appartenir après avoir subi certaines épreuves passablement dures et en se conformant aux règles d'une vie austère, désintéressée, lourde de responsabilités. A tout instant, les gouvernants pouvaient se retirer de l'organisation, abandonnant du même coup pouvoir et responsabilité.

Cette organisation gouvernait le monde. Elle ne comportait ni grands héros ni chefs de partis ou de groupes, ni députés, ni parlement, ni élections.

Vous sentiez-vous le courage d'affronter les épreuves et les fatigues de l'emploi ? Vous aviez votre part de pouvoir. Mais avec ce système, il n'y avait pas de place pour les aventuriers et il n'était pas question de faire appel, pour diriger les affaires publiques, à la foule imbécile.

Or, cette fantaisie, et ses imaginations, n'était par si éloignée qu'on serait tenté de le croire de certaines possibilités latentes.

Si je publiais aujourd'hui *L'Utopie moderne*, on m'accuserait d'avoir puisé mon inspiration dans l'organisation du Parti communiste ou dans celle du Kuomintang, peut-être même (bien qu'il s'agisse d'un animal très différent) chez les fascistes. Dans la réalité, qui m'a inspiré cette inspiration ? Simplement le fait que je me suis de bonne heure rendu compte du bouleversement que devaient apporter les moyens modernes de communication ; l'imprimerie, le téléphone, la

télégraphie sans fil, etc... Voici tout un ensemble de moyens grâce auxquels on peut faire parvenir rapidement à un très grand nombre de centres coopérateurs des directives pour la mise en œuvre des conceptions stratégiques ou techniques, et en même temps recevoir de promptes réponses. Ainsi s'ouvrent, en un temps très court, de fertiles discussions. Comment ne pas deviner qu'un monde tout nouveau s'ouvrirait ainsi aux méthodes politiques !

Les idées et les mots qui les expriment doivent désormais exercer une influence plus forte que celle de n'importe quelle individualité, plus forte que les intérêts de groupe. Tout projet intéressant la communauté entière peut être élaboré dans ses détails, défendu contre les traitres et les profiteurs ; développer sans à-coups ses conséquences, sans être entravé par des considérations de personnes ou d'intérêts locaux.

C'est ainsi que la nouvelle Russie et cette nouvelle Chine, éclosent de façon si surprenante au cours de l'an dernier, diffèrent autant des organismes anciens quant à leur structure politique que les mammifères diffèrent, quant à leur structure physique, des grands reptiles qui les ont précédés.

Si pourtant nous en venons à examiner leurs origines respectives, nous constatons une importante différence.

La Russie nouvelle est une création du parti communiste, dont le ciment est constitué par les dogmes économiques du marxisme. Quand ils se sont emparés du pouvoir, les communistes formaient un parti cosmopolite qui avait derrière lui plus d'un demi-siècle d'insurrections et d'activité révolutionnaire.

Ce parti était en guerre contre les formes courantes de gouvernement. Il s'est emparé d'une Russie en ruines, détraquée par la guerre ; et l'on doit à la vérité de dire qu'il s'est assez longtemps montré plutôt pauvre d'idées en matière de reconstruction et d'organisation économique. Car ses habitudes étaient d'opposition et de sabotage.

Cependant, dès ses débuts, il a fait preuve d'une résistance et d'une force politique immenses. Il a su se mainte-

nir, il apprend chaque jour et, de toute évidence, il est en train d'édifier, par des méthodes empiriques et expérimentales tout à la fois, un nouvel ordre social économique, qui ne sera ni communiste ni individualiste, au sens que les Occidentaux donnent à ces termes,

Le Kuomintang semble, lui, devoir son origine et son inspiration à ce vaillant qu'était le docteur Sun Yat-Sen, le même qui faillit être décapité à la légation chinoise de Londres, il y a un quart de siècle.

L'élément vital du Kuomintang lui est fourni par la grande masse des étudiants principalement ceux que les idées occidentales ont affranchis — ce qui ne signifie pas qu'ils les aient adoptées sans réserves.

Supprimé par les autorités, sa puissance s'en est accrue. Canton, son berceau, demeure son foyer central d'activité. Le Kuomintang est donc une création du Sud. Peut-être était-il inévitable que la Nouvelle Chine prit naissance loin des anciennes traditions impériales de Pékin, loin des légations étrangères et des souvenirs militaires du Nord.

Tandis que le mouvement russe fut au premier chef social et, accessoirement, russe, le Kuomintang semble s'être inspiré de l'idée « La Chine aux Chinois » et avoir accepté la plupart des traditions établies en ce qui concerne la propriété.

Le Kuomintang est-il rouge ?

Nous sommes, je dois l'avouer, assez ignorants de ce qu'est au juste le Kuomintang. Les trois quarts des informations qui nous parviennent de Chine sont sujettes à caution, soit qu'elles aient été déformées dans un but commercial ou influencées par d'antiques traditions. Mais il demeure que les Chinois entendent se rendre libres de contrôler à leur guise leur vie politique et économique, d'instituer des tarifs douaniers correspondant à leurs intérêts, et d'abolir les droits iniques d'exterritorialité.

D'autre part, il est évident que ces aspirations, pour simples et raisonnables qu'elles soient, ont le don d'exaspérer les Européens qui, ayant vécu et profité de l'ancien ordre de choses, sont incapables

bles de s'adapter aux conditions nouvelles. La presse occidentale est à l'affût pour tirer parti du moindre tort fait à des Européens dans la Chine méridionale; elle ne trouve pas grand'chose à dire. Par contre, les histoires de violences commises par les Européens sur la personne de Chinois sont nombreuses.

L'« idiot qui pointe le canon » et qui, au cours de ces dernières années a tant fait en Irlande, dans l'Inde et ailleurs, pour détruire les liens de confiance et d'amitié qui unissent entre elles les diverses parties de l'Empire britannique, semble s'en être donné à cœur joie en Chine.

Il a fait feu sur des processions d'étudiants désarmés et lancé des obus dans des villes peuplées. Les journaux illustrés anglais nous ont, à cet égard, fourni des témoignages probants. Nous y avons vu — entre autres exemples de la brutalité des procédés britanniques — des jonques éperonnées et coulées, de propos délibéré, par des navires de guerre dont elles gênaient les mouvements.

Comme le bolchevisme est encore un épouvantail fort utile entre les mains des semeurs de panique américains et européens, on affirme, pour le discréditer, que le *Kuomintang* est bolcheviste de cœur et d'origine. Il fallait s'y attendre. Mais le *Kuomintang* ne semble pas s'encombrer des dogmes marxistes qui entravent le développement de la Russie. On peut même affirmer qu'il est, par le modernisme et la souplesse de ses idées, de dix ans en avance sur le bolchevisme.

Pour bien nous persuader de la teinte « rouge » du *Kuomintang*, nos journaux illustrés ont publié des photographies montrant certains de ses chefs dans le même groupe que Borodine et d'autres représentants du bolchevisme. Mais cela n'implique pas plus une alliance étroite entre la Chine et la Russie que les photographies qu'on nous montre du pauvre petit empereur mandchou flanqué de son précepteur britannique — qui ressemble à un gâchis — n'implique l'obligation pour la Grande-Bretagne de rétablir les sacrifices du Fils de Ciel à Pékin.

Je n'ai pas, pour ma part, entendu dire que le gouvernement de Pékin ait jamais tenté d'exproprier qui que ce fût, Chinois ou étranger, qu'il ait imposé les

restrictions au commerce, ou bien encore qu'il ait confisqué ou nationalisé les industries. Si le moindre fait de ce genre s'était produit, toute la presse réactionnaire d'Europe n'aurait pas manqué de s'en emparer et de le proclamer hautement. Donc il semble raisonnable de conclure qu'il n'existe pas, dans le *Kuomintang*, la moindre tendance de suivre l'exemple russe.

La vie sociale et économique en Chine n'a jamais suivi la nôtre et le *Kuomintang* se développe suivant ses conceptions propres. Mais de quel droit en conclure qu'il va à l'établissement du communisme ?

Il n'y aurait pas lieu non plus de s'étonner outre mesure si, en présence de nécessités semblables, l'expérience sociale, commerciale et industrielle chinoise se rencontrait sur certains points avec l'expérience soviétique — surtout quand les Russes s'affranchiront des dogmes marxistes ou ne les considéreront plus que comme l'expression d'une pieuse tradition. Alors les deux races, quittant le domaine de la théorie pour celui des réalités, réagiront de même façon.

Aucun homme sensé ne peut croire que les méthodes financières, commerciales et industrielles d'Amérique et d'Europe représentent le dernier mot de la sagesse humaine. D'heureuses innovations peuvent surgir du lamentable chaos économique où se débattent la Russie et la Chine renaissantes, tout aussi bien que de la jungle d'intérêts qui constitue notre monde plus prospère, mais aussi plus encombré.

La Russie et la Chine se rapprocheront-elles ?

Cette absurde disposition à vouloir appeler « rouge » le gouvernement de Canton et à le jeter de force dans les bras du gouvernement russe, — ce qui semble être le but poursuivi par une grande partie de la presse européenne et américaine, — pourrait fort bien être grosse de dangers pour notre civilisation occidentale.

Il est manifeste que la Chine ne craint pas la Russie autant que le Japon et les puissances dont les navires de guerre sillonnent ses grands fleuves. La Russie soviétique lui paraît plus lointaine, moins

rude, plus désireuse de lui venir en aide. Or, les sottises que nous écrivons dans nos journaux ne s'arrêtent pas chez nous, Elles circulent en Chine, comme en Russie.

Supposons un instant que nous autres, Occidentaux, réussissions à persuader aux Chinois et aux Russes que nous nourrissons à leur égard une égale animosité et que, pour nous, ils représentent un bloc, un groupe unifié de Rouges. Supposons que nous nous obstinions à les traiter en parias. Supposons qu'un beau jour, l'Union des Soviets et le Kuomintang, dans leur effort à résoudre leurs problèmes de reconstruction économique et politique, découvrent qu'un grand nombre de ces problèmes leur sont communs et que l'hostilité absurde des vieilles civilisations les pousse irrésistiblement l'un vers l'autre.

Et supposons encore qu'ils se lancent dans les recherches scientifiques avec une énergie que nous interdit notre fatuité imbécile. Supposons qu'ils prennent la résolution de mener le train à leur tour. Quoi ! L'Europe et l'Amérique sont-elles donc en si brillant état, tellement passionnées de progrès, qu'il soit impossible de les essouffler ?

Supposons que la Russie et la Chine décident qu'à mille de nos savants, elles en opposeront dix mille des leurs ! Le cerveau d'un Chinois moyen est, dit-on, pus riche en matière grise que celui d'un Européen moyen. Entre la Baltique et les côtes de la Chine vit une population de plus de cinq cents millions d'âmes, et

s'étendent des territoires dont les ressources sont infiniment supérieures à celles de l'Amérique du nord. Certes, ces territoires sont encore pauvres, parce qu'inexploités, mais ils recèlent en puissance d'immenses richesses. Il faudra construire et développer tout un réseau de chemins de fer, mais n'auront-ils pas, pour les guider et leur éviter les fautes, les leçons que leur fournira l'histoire de l'édification de notre vieux système ferroviaire ?

Il n'est pas au monde de pays mieux placés pour la création de grands services d'aviation. Il ne serait pas malaisé de démontrer que les grandes lignes aériennes de l'avenir doivent, qu'on le veuille ou non, passer au-dessus de la Russie et de la Chine. Avant de déclarer inconcevable le développement d'une civilisation naissante, voire dominatrice, née de la fédération des Soviets de Russie et de l'Asie, rappelons-nous de quel air de supériorité méprisante l'Europe considérait les Etats-Unis au début de la guerre civile.

Quoi qu'il en soit, il apparaît que cette Chine nouvelle — qui a Canton pour centre — et dont le Kuomintang représente le cerveau et le système nerveux, est la chose la plus intéressante qu'il nous soit donnée de voir sur le théâtre des événements actuels, celle qui mérite le plus d'être surveillée et étudiée de près.

H. G. WELLS.

(Du Progrès Civique).

II

COMPRENDRE LA CHINE

L'Inde, l'Égypte, et ces solitudes historiques, qui dorment dans une lumière invariable, ne communiquent pas à l'âme, qui se pénètre d'elles, cet étrange sentiment mêlé d'amour et de haine que la Chine lentement inocule à l'Occidental. On n'aime en Chine que des reflets et rien de présent ; il semble que ses habitants ont de plein gré détruit ou falsifié tout ce qui eût pu concurrencer le passé. La nature est divisée en de minuscules tableaux à

l'usage des particuliers, mais toute vaste expression d'une beauté agreste est rendue impossible ou remplacée par l'aridité. Toute vie, sur ce sol délabré, recule en bordure du passé, se contraint pour ne pas le gêner et cependant ne s'efforce jamais d'en empêcher la ruine. Les derniers siècles de son histoire sont une longue inhumation : un peuple s'attarde à jeter sur soi-même la poussière du temps. Et, sous la couche qui s'accumule, rien ne

dérange les plis linéaires dont le cadavre est drapé.

On ne saisit que tard ce qui charme en cette rétrospection, tant le point de départ qui est à notre portée est défendu par des abords barbares. Dès l'enfance, le monde jaune nous était apparu comme celui des antinomies, où nous ne pouvions trouver nul prolongement de notre pensée; monde connaissable uniquement en surface, animé d'effigies plates au contour découpé, dont les mouvements ne se profilent que sur un plan; scène lointaine où se jouaient des drames dont rien ne nous parvenait que des gestes incompris. Chine ! mot équivalent aux extrémités de la terre et de toute imagination; centre mystérieux des différences essentielles. Lorsque nous regardions passer des êtres aux longues nattes, aux faces moulées en cire, et aux membres consubstantiels à d'amples et rigides soies, nous ne supposions pas que la vie eût pour eux les mêmes couleurs, les mêmes saveurs et les mêmes dimensions que celles qu'elle nous offre; ils étaient comme des habitants d'une autre planète tombés sur la nôtre.

Plus tard, quelle désolation au premier contact avec la ville chinoise, rues grouillantes d'une foule qui ne semble pas composée d'unités, dont tous les visages sont des portes fermées. Rien que des images inassimilables ou déconcertantes, et pourtant jamais d'oppositions positives. On est d'abord étouffé par les sales odeurs, raidi au spectacle des souffrances humaines ou animales, exténué par le dédale cahoteux des voies, le désordre des allées et venues, la rupture brusque de tant d'efforts dans sa marche ou son attention. La laideur uniforme des êtres se pose comme une lèpre sur la vision des choses. — Mais tout cela était-il un voile que l'intuition peut déchirer? On s'habitue à cette passivité ambiante, grâce à laquelle notre compréhension glisse, sans le pénétrer, sur le monde extérieur, et le sentiment s'installe en nous impérieux, que rien de ce que percevons ne pouvait être autrement. Il n'y a pas de Chine possible en dehors de celle qui est; sa misère, son infection, la hideur de ses organismes, sont comme une carapace de crasse qui la défend de l'ennemi, et sur laquelle pullulent purulences et parasites. Mais la Chine a les yeux tournés en dedans et rumine les jours éteints. Si elle n'a plus elle-même qu'une fuyante notion de ce que fut sa conscience, elle en laisse subsister autour d'elle l'atmosphère et le souvenir qui lui sont devenus étrangers. Ce que nous aimons d'elle, c'est une beauté

souterraine sur laquelle elle est couchée, médiant satisfait de ses loques.

Il n'est pas de milieu qui, après nous avoir aussi durement repoussés, nous accueille et nous enferme avec autant d'intimité. Il nous révèle sa vie latente dans les plus simples objets; il nous ouvre mille issues qui jalousement se dérobaient. Notre art occidental nous avait accoutumés aux lignes pures, dégagant une expression logique; les formes de l'art chinois s'opposent à notre pensée, mais sont prêtes à la recevoir, si seulement elle y consent. Elles spiritualisent les représentations les plus matérielles. Froide et nue est la maison chinoise et on la sent tout habitée maintenant par des satisfactions à peu près basses; le dieu de la cuisine, bien que sans autel, y tient plus de place que les invisibles ancêtres. Mais tout y est symbole de l'esprit et la paix émane d'un désordre où quelques souvenirs séculaires n'ont jamais été déplacés. On goûte la force de ce qui a su se circonscrire et se délimiter; la civilisation chinoise a là son histoire et son aboutissement. Elle avait su enclorre le ciel dans ses barrières temporelles et donner des contours aux conceptions les plus ténébreuses de ses métaphysiciens. Partout elle a emprisonné l'invisible dans des apparences insolites et elle a traduit le divin par le paradoxal. Ainsi ce réaliste complet qu'est le Chinois, sensible à toutes les jouissances, a enveloppé sa vie dans la trame d'un monde irréel, s'est assis à un banquet servi par des fantômes, et a négligé d'accorder de l'importance à ce qui fait la souffrance des autres hommes.

Les influences du ciel et de l'enfer inter-pénétrèrent toutes ses actions et, en quelque sorte, en purifient l'originelle bassesse. Un parfum d'encens se mêle aux fumets des nourritures terrestres et domine les convoitises, ruées d'un pareil élan de tous les rangs et de toutes les castes. Deux odeurs dominent la Chine, mais la mystique est la plus forte.

Ce qu'il y a de vivant en ce pays, ce ne sont pas même les souvenirs, c'est une imprégnation de l'autrefois. Nous en respirons le magnétisme dans un bronze, une statue, un objet précieux, poli par le respect des mains.

Il semble que le cours d'un cycle entier de l'Histoire ne s'est déroulé que pour produire ces inimitables témoignages, de même qu'un vieillard met en flacons un vin qui sera exquis, longtemps après sa mort. Il n'y a pas autant d'âme dans les antiquités de l'Europe, qui toujours racontent quelque chose. Celles de la Chine ne sont que des évocations, des ombres de grandes choses qui passaient dans le ciel et que l'œil terrestre ne pouvait fixer que par en-dessous. Mais

elles ont capté les ombres de tout ce que l'imagination, l'intuition et le temps peuvent atteindre. Le génie chinois n'a rien omis ; si la profondeur lui manque parfois, sa surface est vaste et minutieuse ; il a reproduit au moins par un côté la réalité de tout ce qui est possible. Je crois que cette aise et cette intimité qui sont l'ambiance de son art, viennent de ce qu'il a tout réalisé, qu'il n'a laissé subsister nul idéalisme, nulle rêverie, qu'il a fait entrer les notions les plus « éternelles » dans le cadre de l'immédiat. Il nous place de plain-pied avec le merveilleux et fait voyager notre vie quotidienne dans un monde de symboles « qui nous observent avec des regards familiers ».

Ici, ce n'est pas la richesse, ni la précision, ni la perfection qui font le prix d'une œuvre d'art, c'est le plus ou moins de choses invisibles qu'elle rassemble autour d'elle par une indication, une ligne, une couleur. Un seul objet peut peupler une maison et l'ennoblir. Ce qui compte, c'est l'influence émise, c'est le rayonnement. Et la Chine, en proie aux pillards et à la canaille, résorbe de plus en plus son existence et sa pensée dans ces débris qu'on lui arrache et qui la contiennent toute.

ALFRED MEYNARD.

(De l'Avenir du Tonkin)

III

DE LA CHINE MODERNE

Les récits d'une exactitude pittoresque qu'écrivit voici bientôt un demi-siècle le R. P. Huc, durant ses longs et périlleux voyages dans toutes les parties de l'immense Chine, redeviennent d'actualité, maintenant que nous voyons s'effriter, à travers les fissures du vieil Empire, le mystère dans lequel il s'était si longtemps endormi. La librairie Plon vient de rééditer ces pages si attrayantes de l'audacieux missionnaire (1) et, en les lisant, nous en voyons se détacher, comme une ombre, l'avenir de la Chine, qui est devenu le présent. Le Père Huc écrivait ses souvenirs au moment même où il les vivait et, si nous les reportons aujourd'hui à cette Chine nouvelle qui brise anarchiquement le moule de sa tradition, nous trouvons qu'ils n'ont rien perdu de leur actualité.

La Chine bolchevik n'en est pas moins demeurée la Chine du Père Huc : elle est le pays des anachronismes invétérés, corps délabré de vieillard qui essaie devant un miroir terni par le temps un costume de jeune premier.

Le Dr Legendre, dans une très intéressante monographie (2), nous donne une image vraie de ce que la Chine est devenue, par le mélange délétère de cet aveu-lissement total constaté par le religieux, avec une ingestion inopportune d'idées nouvelles.

La Chine a, de tous temps, été travaillée par les factions ; mais elle reconstruisait avec les mêmes matériaux ce qu'elle ve-

naît de jeter bas. Aujourd'hui elle veut brutalement annexer sa son vétuste édifice la carcasse de fer et de ciment du plus aérien des gratte-ciels. Cela ne va pas sans dommage et l'Occident ne doit pas s'étonner outre mesure d'un écroulement auquel il a fourni d'indubitables poids.

De plaisants sociologues s'efforcent d'assimiler la Chine aux Etats-Unis, de comparer une foule qui se couche sur son sol usé par son imprévoyance avec un peuple levé droit sur une terre neuve ! La Chine représente un élément de races dont le cycle d'évolution est terminé. Pour la lancer sur une nouvelle voie, il faut une explosion violente, un pilonnement de tous les inertes débris qui obstruent sa route. Les peuples ne sont pas différents des individus ; on ne devient pas un autre tout en restant soi-même ; il faut consentir, en changeant de peau, à changer d'âme.

Pour la construction de l'avenir, on ne peut se servir du passé qu'à la condition de réduire celui-ci à une substance uniforme et plastique, à une sorte de glaise en quoi modeler une figure nouvelle.

Les Chinois sont aussi pressés que peu logiques ; ils sont en train de détruire ce qui a été dans le monde leur expression nationale, avant même qu'existât en eux l'idée de nation ; ils veulent orgueilleusement rester eux-mêmes et ils ont l'ambition de devenir différents. Ces contradictions les conduisent à l'anarchie ; un peu-

(1) 2 vol. Un voyage dans la Tartarie, la Chine et le Tibet, (Plon, éditeur).

(2) La civilisation chinoise moderne. Payot, éditeur.

ple entier piétine sur place, derrière de soi-disant élites, promptes à se retourner vers lui sous des uniformes militaires.

Ces élites ont perdu le sens des devoirs que le prudent Confucius avait inculqué à la Chine, comme condition même de son existence. Elles ne se souviennent plus de leurs antiques doctrines que pour se targuer auprès des Barbares d'Occident d'une supériorité primesautière. Elles prétendent, sans travail et sans expérience, conquérir cette puissance matérielle dont l'Europe a cuirassé sa civilisation. Mais peut-on assimiler ce que l'on méprise ? Tout ce qui fait la force de l'Occident n'est que de rien aux yeux des Chinois. Même les plus modernisés portent encore dans leur allure cette gêne que leur imposait la robe aux manches trop longues. Ce culte du mouvement, du travail en plein air, qui cause notre joie, n'est pour eux que corvée. En Chine la position assise, ou mieux, allongée, indique une supériorité ; marcher, travailler de ses mains est déshonorant. La caste des marchands est, de toutes, la plus sacrifiée, livrée à la fois au dédain des intellectuels et aux exactions des militaires. Quoi qu'on en ait dit le Chinois ne travaille que par nécessité, le minimum lui suffit. La grande affaire pour lui est de manger, et sa sobriété d'une

année s'efface dans un seul jour de bon-bance « Avez-vous mangé à en être gonflé ? » telle est sa meilleure formule de satisfaction. Pourquoi voyagerait-il ? Seul le pauvre change de place, et la Chine est le seul pays habitable. Dans les temples vides, hélas ! il ne restera bientôt plus que les tables à offrandes, symboles significatifs. Evidemment, l'Occident n'est pas exempt de maux semblables, mais il les couvre par les raffinements de l'intelligence. Le Chinois moderne a mis à nu ses instincts ; il s'est dépouillé de ce qui pouvait les excuser et n'a pas encore acquis de légitimation nouvelle.

On a trop jugé la Chine sur ces rares colonies d'elle-même essayées dans les « concessions » européennes. C'est à l'intérieur de son vaste territoire que le spectacle est véridique. Ce peuple est en train de réaliser la grande parole de Chateaubriand : « Les forêts précèdent les hommes ; les déserts les suivent ». Il se dessèche comme son sol, incapable de tirer parti et de lui-même et de ses richesses inertes. Il offre au monde l'exemple d'une grande histoire qui ne veut pas finir, et qui ne peut pas changer.

Alfred MEYNARD.

(De l'Avenir du Tonkin)

IV

IDÉES D'ACRIMON SUR LA CHINE

— Non, Monsieur, je n'ai pas d'idées sur la Chine, je ne connais pas la Chine et je m'en fiche, voilà !

— Ta, ta, ta ! vous avez toujours des idées, Acrimon, et vous me direz celles que vous avez sur la Chine, car je vous en prie : je n'ai pas d'idées, moi, j'ai besoin des vôtres ! Me les refuserez-vous ?

— C'est différent. Si vous avez besoin, pour vos articles à tant la ligne, des idées d'un obscur comme moi, vous les aurez. Il ne vous coûtera qu'un bock ou deux et la nécessité de m'entendre jusqu'au bout, même si je vous ennuie !

— Ça me va !

— La Chine, Monsieur, je crois que personne n'y comprend rien, même les Chinois. Pour nous, nous nageons dans une erreur bien étonnante. Dites-moi si les libéraux que nous sommes tous, au fond, dites-moi si les fils de la Révolution n'ont pas tous une instinctive horreur de la révolution... chez les autres ? Quand les hommes ont tenté, en Russie, de changer l'ordre ancien, quand ils ont établi un ordre nouveau, inconnu de

nous, sauf dans les livres — car le bolchevisme, Monsieur n'est pas une nouveauté intellectuelle —, les Français se sont hérissés, inquiets à ne pas croire ; ils étaient dans la tourmente, ils étaient mal renseignés, ils souffraient, c'est leur excuse, car autrement il faudrait les condamner pour cette antipathie *a priori* qu'ils éprouvèrent à l'endroit de gens qui ne faisaient, en somme, que refaire, autrement ce qu'eux-mêmes avaient fait en 1789. Ils houdent moins ; ils finissent par ne plus boudier du tout, et sans que rien les oblige à adopter des théories qui ne sont peut-être pas faites pour eux, il est à prévoir qu'ils ne les étudieront pas sans fruit. Pour la Révolution chinoise, Monsieur, nous n'avons pas l'ombre d'une excuse. Nous devons, de par le vieux sang révolutionnaire qui coule en nos veines, suivre avec intérêt l'effort d'un groupe d'hommes tentant de libérer leur pays de l'effroyable oppression des *toukiuns* militaires.

— Mais ces hommes ne sont-ils pas, eux aussi, des *toukiuns* de la pire espèce ?

— Qui le sait, Monsieur ? D'ailleurs c'est

une sottise de croire que l'homme public, quelle que soit son âme, ne soit pas tenu, peu ou prou, par ses actes. L'homme qui a déterminé les masses à le suivre parce qu'il se montrait comme un libérateur, ne pourra pas opprimer ces masses comme les oppresseurs qu'elles l'aideront à vaincre. Mussolini, le sinistre pantin n'est qu'une exception confirmant la règle. Si la Révolution chinoise triomphe, aussi peu de confiance qu'on puisse avoir en la moralité, en la sincérité de ses chefs, la logique veut qu'elle améliore, au moins sous le rapport de la liberté, la vie des peuples chinois. Si elle est vaincue, les *toukiuns* ne se gêneront pas, et malheur aux peuples.

— Mais ne voyez-vous pas les dangers d'un triomphe révolutionnaire en Chine? Ne savez-vous pas que le mouvement se complique d'une xénophobie effrénée, haineuse? Doutez-vous qu'il risque d'entraîner dans de fâcheuses aventures les peuples voisins?

— Pardon, pardon! Je vous donne mes idées, parce que vous me les avez demandées, mais moi, je ne vous demande pas les vôtres. Si le mouvement révolutionnaire chinois se complique de xénophobie, c'est peut-être, d'abord, parce que l'étranger a une attitude anti-révolutionnaire; absolument, loyalement neutre, il n'aurait pas, sans doute, à souffrir de la même inimitié. Et puis que voulez-vous, monsieur, il est un homme qui a répandu dans l'univers des concepts d'une idiotie à faire pleurer. Or cet homme, au lieu de demander qu'on l'enferme, nous l'avons traité en demi-dieu et jusqu'à ce qu'il ait tout-à-fait gâché les affaires du monde, nous l'avons tenu en haute vénération. Cet homme, pardon! cette solennelle ganache, c'est Woodrow Wilson. Parmi les âneries qu'il a répandues par le monde, il y en a bien deux qui méritent de rester célèbres, tant elles sont stupides et dangereuses. Primo, cette puritaine et généreuse andouille a posé le principe de l'égalité des races. Là dessus, voilà tous les peuples colorés qui s'emballent, et Chinois, Annamites, Japonais, Hindous veulent nous faire croire et croient, eux, dur comme fer, qu'ils sont nos égaux! Que voilà, Monsieur, un misérable sujet de discorde, et que j'ai envie de crier à tous ces gens: « Vous voulez devenir nos égaux! Eh bien! vous n'êtes pas difficiles! » A-t-on idée de ça, Monsieur! Des gens qui nous sont supérieurs par tant de côtés, inférieurs par d'autres, ils voudraient devenir nos égaux, c'est-à-dire se diminuer, d'abord, en ce qu'ils ont de meilleur sans être bien sûrs de pouvoir s'améliorer en ce qu'ils ont de pire! L'égalité des races, quelle inepte bourde! Voulez-vous me dire, Monsieur, si l'eau de mer est supérieure à l'eau douce? Il n'y a pas — surtout quand il s'agit des races

jaunes, de longtemps civilisées et raffinées — il n'y a pas avec nous d'égalité ou d'inégalité: il y a *différence*. et je soutiens que cette différence est à souhaiter; l'homme n'a pas d'autre moyen d'évaluation que la comparaison; en s'enfermant chez lui, il se condamne à l'ignorance. La xénophobie est proprement comme une volonté de déchoir. Voilà pourtant où mènent les aphorismes fumeux du loufoque protestant de Washington!

Mais ce n'est pas tout. Cet inénarrable pacifiste a trouvé d'autres moyens de mettre le feu aux quatre coins du monde! L'un des plus magnifiques brandons qu'il ait lancés sur des bottes de paille en disant qu'avec cela elles ne pourraient plus brûler, ce fut le fameux « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »! Pauvre fou! Comme si, d'abord, les peuples avaient jamais disposé d'eux-mêmes, même quand ils avaient le suffrage universel! Hélas! les plus libres en apparence sont, à peu de chose près, les jouets d'un petit nombre d'hommes que leur fortune, leur audace ou le hasard a mis à même de diriger: et diriger non pas avec la grande intelligence que ferait, peut-être, l'intelligence de millions de gens normaux, si elle pouvait se réunir, mais avec leur pauvre petite intelligence d'hommes largement dépassés par leur destin. Ensuite, l'anglo-saxon de Washington, le jeune marié de soixante ans, le Woodrow au crâne aplati par les côtés, ne s'est même pas aperçu que son mot d'aliéné extatique risquait de ramener l'humanité à des états d'où elle a tant de mal à s'évader. Comment! alors que l'effort de l'industrie et de la science, aussi peut-être une sourde conscience universelle tendent à agrandir les agglomérations humaines; tandis que les états s'unissent, tandis qu'après la fédération américaine on peut espérer voir se faire les fédérations d'Europe, puis d'Asie; tandis que l'espoir porté non plus par les ailes du rêve mais par les ailes de l'avion, va vers les États-Unis du monde, un cuistre anglican a osé proclamer « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », c'est-à-dire à réveiller tous les patriotismes qui commençaient — Dieu merci! — à s'endormir, à susciter l'effritement des blocs assemblés à grand-peine, à ramener l'Europe d'abord, puis l'Asie à l'état de morcellement plein de querelles qui a décimé les hommes si longtemps et reculé l'avènement des âges heureux et possibles! Ah! Monsieur, de quelle joie les profiteurs ont dû saluer les paroles démentes de ce fameux « apôtre de la paix » qui, sans le savoir, éternisait les causes de guerre!

— Nous voilà loin de la Chine !

— Non pas, Monsieur, la Révolution chinoise est bonne et mauvaise. Bonne parce qu'elle permet d'entrevoir la fin du martyre chinois, du martyre du peuple innombrable courbé sous une tyrannie éparsée et sanglante pire que celle que nous avons subie, nous Français, au temps de la féodalité. Mauvaise parce qu'elle s'appuie sur des concepts lancés par un fou, sur des concepts qui ne peuvent engendrer que la haine et le recul dans l'histoire ; mauvaise parce que ces concepts ne peuvent réunir la Chine, qui est faite

de peuples différents, mais risquent, au contraire, de la morceler en fractions ennemies. Notre époque est belle, Monsieur : elle peut conduire les hommes à se mêler dans l'univers entier, sans nationalités et sans frontières, en un peuple unique aux aptitudes merveilleusement diverses ; si quatre cent millions d'hommes, mal partis sur les conseils d'un détraqué, se mettent en travers, elle peut devenir assez sombre.

Voilà mes idées sur la Chine.

VINGTRAS

(De France-Indochine)

V

LA CHINE ET L'EUROPE

Comment la Chine voit-elle l'Europe ? Quelle interprétation les puissances européennes donnent-elles aux événements du Céleste Empire ? Voilà deux questions, qui, si nous savons y répondre objectivement, apportent une clarté désirable au problème chinois, préoccupation actuellement dominante dans les chancelleries du vieux continent.

Avant tout, disons que le passé chinois découle d'une vieille tradition, et que les origines de celle-ci ne sont certainement pas belliqueuses ; peut-être même — et je scandaliserai, ce disant, certains de mes compatriotes — la Chine est-elle le pays des plus pacifiques traditions. Elle n'a pas réalisé des expéditions maritimes dans le seul désir de s'étendre et d'accroître sa puissance, elle n'a point fait de guerres de pure conquête. Le danger est venu des hautes herbes qui prennent feu si aisément de l'Amour aux Monts Ourals.

Lorsque l'Europe pénétra dans le mystère chinois, par rapport auquel toute l'histoire occidentale est un simple épisode, elle ne sut pas comprendre le monde asiatique. La Chine vit dans l'Europe une humanité de « quantités », si j'ose dire, où la matière dominait sur l'esprit. La doctrine de l'Asie posait une fois de plus l'angoissant problème de la possibilité pour les deux civilisations de s'adapter, fondues en une suprême harmonie, ou de se repousser sans parvenir à se comprendre ni à se pénétrer. Et le monde asiatique se persuadait que la seconde hypothèse était seule possible, sans qu'on pût l'accuser d'arbitraire.

Le Chinois voyait dans l'Europe l'image de la force, tandis qu'il affirmait avec

tous les Orientaux la suprématie de la raison et de la paix. Au fond, en effet, agriculteur et sédentaire, le Chinois est pacifique. La guerre implique à ses yeux la destruction de l'agriculture, la dispersion de la famille et la ruine du foyer où, silencieusement, il rend aux ancêtres le culte qu'exigent les rites traditionnels. Les souverains chinois n'ont jamais été appréciés pour leurs vertus guerrières. La tradition chinoise s'exprime ainsi : « Le fils du Ciel et les soldats existent pour assurer la paix, non pour faire la guerre. Les terres des barbares ne valent pas la sueur d'un cheval ».

Le Chinois pratique sa religion et accueille, avec une moue de doute, l'affirmation que l'Européen pratiquerait aussi la sienne. Les institutions séculaires chinoises excluent l'exploitation de l'homme par l'homme. L'Européen cultive sa vie matérielle, qui n'est pas vivre, tandis que l'Asiatique vit sa vie intérieure. Le Chinois se contente de produire strictement ce qu'il consomme, tandis que l'Européen ne produit point ce qui lui est nécessaire ni ne consomme ce qu'il produit. C'est pourquoi l'Asiatique regarde avec épouvante son cousin blanc qui avance par guerres coloniales et par destruction. L'Europe se développe inévitablement par la guerre ; la tradition chinoise est de paix sociale. La grandeur de l'Europe n'est plus guère que l'expression quantitative de sa misère ; l'Asie, avec son fatalisme impersonnel, se dresse face à l'Europe drapée de son égoïsme et de son manque de foi.

La civilisation européenne est une immense machine ; la machine, c'est bien un instrument, ce n'est pas un idéal ;

c'est un moyen, ce n'est pas un but. Les Européens se laissent séduire par les dimensions, non par la qualité. Irrémisiblement, ils seront dévorés par ce monstre qu'ils ont créé : la machine. La vie harmonieuse de l'Asie, fondée sur la terre et sur le travail, est menacée par la coalition européenne de la machine et du capital.

Toute la civilisation européenne est une cruelle contradiction : hôpitaux et torpilleurs, christianisme et impérialisme, armées dont le but est l'irréparable destruction et conférences où l'on chante la paix, tandis que sur d'autres secteurs froidement se prépare la guerre.

La tragédie pitoyable de l'Europe a été perçue par quelques esprits d'élite : ainsi naquit ce terrible pessimisme, qu'on rencontre chez Ruskin, chez Tolstoï, dans Anatole France. Lorsqu'une âme tourmentée, comme celle de Dostoïewski demande que la clarté descende sur son pays, elle maudit l'Europe et ne voit le salut que hors de l'Occident. Le doux perseur hindou Rabindranath Tagore pense à l'harmonie hindoue comme en la réserve salvatrice qui pourra régénérer le monde.

Ces idées vivaient silencieusement dans le lointain mystère de l'Asie ; elles surgirent au contact des appétits brutaux de l'impérialisme ; aujourd'hui que la diplomatie du vieux monde parle du danger que court la civilisation occidentale, est arrivé le moment de lancer à tous les vents le credo plein de douceur de l'Asie pour que chacun sache à quoi s'en tenir dans le choc actuel des deux conceptions du monde et de la vie qui paraissent s'exclure là où l'Europe a installé son machinisme, ses soldats et ses entreprises d'argent.

Si ce qui précède, malgré sa nécessaire rigueur, est certain, comment expliquer, se demandent quelques bons esprits, l'explosion violente de xénophobie qui gagne la Chine entière.

Disons avant tout que l'origine des événements de Chine doit être cherchée dans un profond malaise social. Les conditions du travail dans les fabriques chinoises sont particulièrement dures et contrastent avec celles de l'Europe. Quelques-uns, allant plus loin, soutiennent que de cette inquiétude sociale le Gouvernement moscovite s'est emparé pour fomenter les tendances grévistes et combattre ainsi l'impérialisme d'Occident et,

plus précisément, l'impérialisme anglais. A ce propos résonne une fois de plus le nom de Karakhan, qui fut représentant diplomatique de Moscou à Pékin. M. Chamberlain disait dernièrement aux Communes qu'il possédait des preuves irréfutables de l'intervention de Moscou dans les événements de Shanghai, de Hankéou, de Canton. A l'appui de cette thèse, on peut citer les paroles de Zinovieff : « Aujourd'hui, c'est la Chine qui se soulève ; demain ce sera l'Inde et l'Indochine. »

Nous touchons là l'aspect le plus délicat de la question, généralement regardé avec trop de précipitation et sans un examen objectif des antécédents.

A Moscou luttent des courants divers pour ce qui est de l'attitude de la Russie à l'égard de l'ordre international. C'est d'abord la thèse extrémiste que Staline mettait dans la bouche des étudiants bolcheviks, quand il leur faisait dire : « Les révolutionnaires n'ont plus rien à faire en Russie ; ils doivent abandonner leurs livres et se rendre en Allemagne y préparer une révolution nouvelle ».

A côté de cette tendance, dont l'exécution impliquerait pour le gouvernement russe la nécessité d'internationaliser le communisme, portant l'inquiétude et très probablement la misère dans le monde entier, en fomentant des révolutions et en accentuant son action là où vivent des nationalismes profonds, — à côté, disons-nous, de cette tendance, en existe une autre que certains affirment patronnée par Tchitcherine. Elle consiste pour la Russie à se replier sur elle-même, considérant que la révolution de 1917 a réalisé sa mission historique, puisqu'elle a définitivement extirpé l'anachronisme tsariste. Une fois l'obstacle éliminé, la Russie doit se consacrer à sa propre reconstitution, en faisant une politique nationale et, en vivant en relations pacifiques avec les autres Etats de régime bourgeois. Certains rappellent comme étant applicables à la Russie, les paroles de Danton devant la Convention, le 13 avril 1793, lorsqu'il disait : « Le décret du 19 novembre 1792 paraît nous compromettre à soutenir certains patriotes qui voudraient faire une révolution en Chine. Citoyens : nous devons penser avant tout, à la conservation de notre corps politique et fonder la grandeur de la France. Décrétons que nous ne nous mêlerons pas de ce qui peut arriver

entre nos voisins ».

Peut-être le souvenir historique d'Henri Rollin est-il prématuré. Mais ce qui est hors de doute c'est que, coïncidant avec les événements de Chine, le Gouvernement de Moscou traverse une crise qui pourrait être décisive au point de vue de ses orientations internationales. Mais, pour en revenir au problème qui nous occupe, je pense que voici seulement comme il pourrait se résoudre : réforme de la politique extérieure de Moscou et renoncement à la campagne d'universelle agitation prêchée par les extrémistes ; d'autre part, transformation

de la conduite des puissances d'Europe à l'égard du peuple chinois. Au fond, en effet, de quoi s'agit-il ? Un peuple veut vivre indépendant, dans le labour et la paix, libre de toute sujétion offensante pour sa dignité nationale. Le problème qui se débat n'est pas autre et il est inutile d'altérer les termes de la question. Parler de péril jaune, comme faisait Guillaume II, ou de civilisation occidentale menacée, c'est proprement perdre son temps, et l'on n'en a que trop perdu en cette affaire.

(Du Progrès Annamite).

SUR LA DÉCADENCE DU STYLE

C'est un fait, hélas, indiscutable qu'au temps où nous sommes, un bon écrivain est un oiseau rare. Et le plus triste, c'est que de jour en jour augmente le nombre des noircisseurs de papier ! En 1914, un mois après la déclaration de guerre, s'éteignait l'un des plus fins parmi ceux qui s'honoreraient de parler et d'écrire le vrai langage français, Jules Lemaitre. Mais, heureusement, il restait encore Anatole France. Notre bon maître, à son tour, a disparu. Il est allé rejoindre, aux Champs Elysées M. Bergeret, l'abbé Jérôme Coignard, l'abbé Lantaigne, Jacques Tournebrouche, et Thais qui erre, plaintive, parmi « les ombres myrteuses ».

Jules Lemaitre ! Anatole France ! C'était là la propre lignée des plus purs prosateurs français : Renan, Voltaire, Fénelon, Pascal, Montaigne.

Je n'ai garde d'ajouter Flaubert, car celui-ci n'est pas à proprement parler un écrivain, c'est un styliste, — ce qui est tout différent. J'en dirai autant de La Bruyère, dont les phrases, polies au tour, sont de précieux objets d'art, mais ne sont que cela. Je n'ajoute pas non plus les noms de Jean-Jacques ni de Bossuet, parce que ceux là sont des orateurs.

Lemaitre, Renan, Anatole France n'étaient ni des stylistes ni des orateurs. Ils faisaient en prose ce que La Fontaine avait fait en vers. Ils étaient spirituellement français, — français jusqu'au bout des ongles. Chez eux nulle trace d'effort, mais une perfection simple et modeste, comme chez Voltaire.

Aujourd'hui, qu'avons-nous ? Que nous reste-t-il ? Certes, les romanciers à grand tirage ne manquent pas, et je suis assuré que Paul Bourget et Henry Bordeaux doivent vivre royalement avec leurs droits d'auteurs. Non que je mette sur le même pied ces deux écrivains, dont le premier, du moins, a des idées, idéées, à coup sûr, très discutables mais enfin des idées, qu'il n'est pas capable

malheureusement, d'habiller à la vraie mode française, de phrases bien coupées et harmonieuses ; le second, ah ! celui là n'a ni idées ni style, il se contente d'être un écrivain bien pensant, en odeur de sainteté dans les salons du faubourg St Germain, reçu par le pape, tenant de l'autel et, probablement, du trône, prenant sa plume pour un goupillon, défenseur attiré de la famille, du foyer, de la vertu, de l'Ordre... Le tout, développé en un style de commis voyageur. Bref ses romans sont l'idéal d'une Bibliothèque de Gare. Littérature pour petits bourgeois ou Midinettes. Henry Bordeaux est, à la littérature, ce que Massenet est à la musique, ce que le Werther lyrique est au Werther de Goethe, c'est-à-dire peu de chose.

Pourtant, tirons le rideau sur tous ces fabricants d'« épiques », comme dirait J. du Bellay. Il y a tout de même des écrivains, j'imagine ! Eh oui ! Il y en a, mais ils ne sont plus tout à fait aussi accessibles et, parfois, ils man festent un peu hautement leur dédain de la clarté. Pour cent jeunes femmes se délectant de Henry Bordeaux, il s'en trouvera une pour connaître André Gide. Celui-ci m'apparaît — de loin — comme le meilleur écrivain de notre temps : « La Porte Etroite », « L'Immoraliste », « Incidences », « Les Caves du Vatican », — voilà de beaux livres et profonds, et voilà du français parfait.

Je ne vois, à côté d'André Gide, que Charles Maurras, qui, humaniste accompli, écrit une langue noble, pure et sculpturale. « Anthinea », c'est beau comme le Parthénon ; « L'Elang de Berre » a la splendeur souveraine des ciels de Provence.

Fort au-dessous de ces deux maîtres, on peut citer quelques bons écrivains, comme André Maurois, Emile Henriot, Eugène Marсан, Lucien Dubech, Roger Martin, Du Gard, Thérive. Au dessous encore, mais tout à fait dignes d'estime : Kessel, Mauriac, etc.

Je n'ai point parlé d'Abel Hermant, parce

ue. dans son *Xavier*, il pose un peu trop au purisme. Et je ne parle pas de Paul Valéry, que je place très haut, très loin, à part, — admirable, mais à demi-hermétique.

Tout compte fait, je ne vois à notre époque que deux ou trois très grands écrivains. Et c'est tout. Eh bien, ce faible pourcentage (songez qu'il pullule 3 ou 400 romanciers, pour le moins) accuse une grande décadence du style. Parcourez le XVI^e siècle, où apparaît la lumière : l'imprimerie commence à produire des chefs d'œuvre ; en un espace de cinquante ans (1530-1580), sans plus, sont publiées des merveilles comme : *Pantagruel*, *Gargantua*, les *Sonnets* de Ronsard, les *Essais* de Montaigne. Intercalez Marot et Calvin. Au XVII^e siècle, entre 1640 et 1700, vous avez au moins trente écrivains accomplis. Au XVIII^e siècle, un peu moins, mais vous voyez fleurir à la fois Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, qui, à eux quatre, sont un monde. Sans compter que des écrivains secondaires de ce temps-là, tels que Duclos ou Laclos sont à cent mille coupées au dessus d'un Henry Bordeaux, par exemple.

Quelles sont donc les causes de cette décadence du style ? Il les faut voir surtout dans la diffusion des journaux, dans le développement exagéré de la presse et la ruée aux grandes informations.

Ouvrez un journal de « grande information », tel que le *Matin* ou le *Journal*. Vous y verrez presque à chaque ligne la langue française cruellement abîmée. Vous devinez à quoi je fais surtout allusion : *concurrer* — *solutionner* — *différencier* — *sélectionner*... N'ai-je pas rencontré un jour dans le texte d'un discours prononcé à la Chambre par l'ex-normalien André Tardieu (plus authentiquement normalien que Georges Mandel), l'horrible verbe « confusionner » pour signifier « confondre » !

« Dans le but de » est abominable ; « se rappeler de » atroce ; « demander à ce que » hideux ; « s'étonne de ce que », vraiment étonnant ; « partir à Paris » ignoble ! Et tant d'autres perles qui vont illuminant de leur orient tant de colonnes de journaux.

Aujourd'hui, en effet, la Presse apparaît un peu comme au-dessus des lois. Evidemment *Le Temps*, *Les Débats* sont correctement ou même, parfois, bien rédigés. Mais ce sont presque des journaux fossiles. Sans doute, à *L'Action française*, les chroniques politiques de Charles Maurras sont écrites en bel et bon français ; vous ne pouvez cependant pas, sous prétexte de lire de belles phrases, vous condamner à l'éloge perpétuel du Roi, de l'Ancien régime et des exploits des Camelots !

Il y avait, avant la guerre, dans la presse avancée, un grand maître : Jaurès. Victor Snell a rappelé, dans un spirituel article, l'époque où il se trouvait secrétaire de ré-

daction à l'*Humanité*. Ce journal était si bien rédigé, la langue en était si pure, qu'on l'avait surnommé « *Les Humanités* ». « Une faute vulgaire, dit Snell, humiliait Jaurès — un solécisme qu'il découvrait dans un article insignifiant le faisait bondir sur le téléphone pour m'attrapper sévèrement... Il m'arriva d'imprimer un jour : « *L'armée perse mobilisée* ». Le lendemain, me sommant de m'expliquer : « Ou bien, me dit-il, vous ignorez la différence qu'il y a entre *perse* et *persan* ou bien vous la connaissez, et alors... » Il me souvient aussi de la querelle violente qu'il me chercha pour ce sous-titre, duquel j'étais d'ailleurs bien innocent, puisque je ne l'avais pas vu : « *Le Ministre est parti à Orléans* ». Ce fut une belle rage !... Une autre phobie de Jaurès, c'était celle de l'emploi vicieux de *celui* pris substantivement et non pas comme relatif : « un terrible accident qui rappelle *celui* survenu » ; « Le P. L. M. a décidé de transformer ses locomotives de manœuvre et celles destinées... » Chaque fois que cette tournure se glissait dans un article de l'*Humanité*, fût-ce de fait divers, j'étais sûr de mon coup de téléphone ».

Jaurès avait aussi une sainte horreur du néologisme et il fulminait par exemple contre une expression telle que *voiture hippomobile*, — laquelle en effet est absurde, car si *automobile* signifie *qui se meut de soi-même*, on ne voit pas du tout ce que vient faire là-dedans, — comme suspendu en l'air, — le mot *hippo*.

De même, il n'admettait pas l'emploi à l'étourdie de « *rien moins que* » ni qu'on confondît cette locution avec « *rien de moins que...* ». Que dire de ceux qui emploient « *antan* » dans le sens de « *autrefois* », alors que « *antan* » signifie « *l'année dernière* » (*ante anno*), etc...

« Trop orateur et pas assez journaliste, conclut V. Snell, Jaurès n'a jamais admis qu'il pût exister, à côté de la langue correcte et grammaticale, une langue seconde, de bas français si l'on veut, en usage dans le journalisme comme elle l'est dans la conversation... Cette langue qu'il m'arriva de baptiser le *journalique* a fait, depuis lors, des progrès immenses et déplorables qui constituent une réalité. Aujourd'hui nul ne se risquerait à jouer devant trois personnes un morceau de violon s'il ne sait tenir un archet. Mais du jour au lendemain on devient un journaliste et on écrit pour six cent mille personnes des articles effarants... d'où la syntaxe est exclue comme par principe ! »

Ainsi donc sus au *journalique* ! Et n'oublions pas que c'est une belle et utile façon de servir la France que de parler impeccablement le français.

CASSIUS

(De *L'Indochine républicaine*)